

Divagations au seuil du néant

La poésie et ses accessoires sublimes jetés aux orties du dérisoire. Chercher dans les poubelles de la mémoire l'instant furtif, la divine approche d'une lumière toute humaine dans des mots décousus, des platitudes et des fulgurances.

L'abstraction est un combat perdu d'avance, à mener coûte que coûte pourtant.

Question de temps, question d'honneur.

Le temps qu'il me reste à vivre, je voudrais l'employer à dire non.

Ces quatre propositions dessinent un cercle invisible appelé à s'ouvrir sur une cinquième proposition introuvable : la tienne, lecteur.

Improbable circulation du sens...

A certaines heures, une couleur, une forme, un son, un agrégat de sons, un parfum, une lumière, tout, absolument tout m'ennuie.

Le plaisir donné est censé valoriser celui qui le dispense. Donner du plaisir ne me motive guère. Le plaisir ne vaut à mes yeux que pour le désir qui le précède. Il ne faut pas se disperser, rester courtois mais ferme, ne pas se donner au tout venant. Règle d'or jamais démentie.

Je suis rigoureusement incapable de jouir de l'instant présent, sauf si j'ai pris soin de jeter aux orties le souci de l'instant, c'est-à-dire de la durée.

Le souci de l'avenir définit des priorités : ne rien avoir à se reprocher et ne pas crever comme un chien, accessoirement aussi ne dépendre de personne.

Prêter le flanc à la critique, tendre le bâton pour se faire battre, quémander de l'amour ou de la considération, laisser l'autre prendre le dessus, le laisser s'imposer. Non, rien de tout ça, jamais.

La colère ou la tristesse, le chantage ou la menace, et, intermédiaire, la déception. Allez vous faire voir avec votre tristesse, votre colère ou votre déception. Je ne vous dois rien.

J'avais imaginé une gradation que voici : le respect, l'estime, l'admiration, l'amour, la vénération, l'adoration.

L'adoration, sans fétichisme ni idolâtrie, je la réserve à quelques-uns, musiciens et poètes.

J'ai toujours détesté les gens de pouvoir, leurs mauvaises manières, leur goût de l'apparat, leurs manigances et leurs intrigues. Je méprise les politiciens.

Le respect est ce qui manque le plus. Taillables et corvéables à merci sous l'Ancien Régime, nous voilà devenus des consommateurs dans un monde où tout, absolument tout devient marchandise et friandise.

Pitoyable contentement, comme disait Zarathoustra...

Ne rien tenir des autres. Orgueil. Foutaise. Se poser là pour être admiré, fêté, reconnu. Vanité.

Je ne vois pas dans la vie quel lien peut bien tenir. J'ai vécu des séparations et des deuils. Je pense avoir été marqué à vie par le deuil impossible de ma grand-mère qui a perdu son fils si jeune.

Je sais ce qui me manque le plus : la sécurité affective, l'amour inconditionnel d'une mère.

Je n'aime rien tant qu'écrire pour oublier le temps. Trop rares moments où je suis content de moi, en paix avec moi-même. Le plus souvent, au réveil, cette désagréable sensation d'être à nouveau en compagnie de moi-même.

Il y a encore seulement quelques années, j'aimais une certaine culture américaine : les musiques dites noires américaines. Je déteste tellement les USA depuis quelques années que je me détourne aussi de ces musiques dont les Américains se sont servi pour se rendre aimables. Je pense à cette phrase d'Eisenhower : « Le jazz est notre meilleur ambassadeur. »

Revient en force, après des années d'ostracisme et de négligence de ma part, un furieux besoin de musique européenne. Je ne suis pas nostalgique de mes années de jeunesse durant lesquelles j'ai, somme toute, vécu très peu de choses positives et intenses, hormis la musique dite cold wave. Je préfère parler de post-punk pour ma part, comme les Anglais. C'est cette musique que j'aurai le plus aimée dans ma vie, la plus sombre, la plus lugubre, à mille lieues des envolées jazzy et des utopies hippies.

Siouxsie and the Banshees et The Passage. Mes deux premiers disques dans ce style : Jujut and Music for all and none. Un peu plus tard, The Cure, Joy Division et Wire, Eyeless in Gaza, sans oublier ce groupe de génie, les Young Marble Giants.

Siouxsie and the Banshees restent à mes yeux les plus fascinants, avec Wire. Je regrette profondément qu'on ait transformé Ian Curtis en mythe. Sa voix d'outre-tombe, comment l'oublier, au milieu de cette musique jouée comme au fond d'une cave ?

Siouxsie en diva. Cette image ne me convient pas. Comment cette petite fille sans avenir a priori a-t-elle pu devenir à force de volonté et de travail une musicienne d'une telle profondeur ? A force de talent, et comme Blanchot nous le rappelle dans *La littérature et le droit à la mort*, le talent est affaire de circonstances. Grâce soit rendu au punk ! Jamais mouvement n'aura vu une telle émergence de talents aussi singuliers. Une vraie matrice dans l'Angleterre pourrie de Thatcher.

Il vaut mieux s'abstenir de commenter et être simplement ému que plaquer un discours conventionnel sur des musiques tellement puissantes que les commentaires qu'elles suscitent paraissent dérisoires.

Je dois à un ami d'avoir renoué avec une certaine musique. Le concert, sans être exceptionnel musicalement, valait par la présence du chanteur charismatique, sa noblesse native : l'âge sans la lassitude, la combativité sans la hargne adolescente, la lucidité avant tout, sans illusion aucune.

Guerre froide aura peu produit en vingt-cinq ans, comme Joy Division, mais pour d'autres raisons. Guerre Froide est pour moi le modèle même de la retenue en musique : minimalisme, chant sans emphase ni gouaille ni maniérisme : la maigreur essentielle, la musique réduite à sa plus simple, à sa plus ample expression.

J'aime aussi ce groupe : Clair Obscur. Des types sans illusion, comme moi, mais qui savent dire merde au monde qui les entoure, sans l'enlaidir à coups de tags, de crachats et d'insultes.

Comment une aube nouvelle peut-elle pointer ainsi après vingt-cinq ans de silence ? Mystère de la sensibilité. Ou alors simplement : le désir de renouer avec l'essentiel de ce que j'ai aimé et pensé quand j'avais vingt-cinq ans, avant que je ne me mette à travailler comme absent à moi-même.

Cette musique, quelques livres, le sourire de ma fille et un paysage, voilà ce que j'aimerais emporter dans mes yeux au jour de ma mort.

Jean-Michel Guyot
22 janvier 2011